

Entre les Lignes de la Prévention Spécialisée - Une Ecologie du Mouvement - Episode 1

Ma première marche,

J'avais rendez vous avec mon chef en début d'après midi dans un local en rez de chaussée d'une tour du plateau des minguettes. J'étais parti en avance afin d'honorer dans les temps cette rencontre, non pas, par peur d'éventuels embouteillages, mais par souci de trouver l'adresse. Je n'ai aucune difficulté pour m'orienter, mais ayant de par mon expérience en animation de quartier une connaissance relative des grands ensembles, je sais que les numéros des immeubles ont une logique que je ne saisis toujours pas. On passe du 35 au 62, du 10 au 24 comme ça, sans prévenir, sans suites logiques. La numérotation n'a rien à voir avec les nombres pairs-impairs, les points cardinaux, l'amont-l'aval d'un fleuve, rien, je ne comprends pas et ne comprendrai certainement jamais.. Pour me repérer dans un quartier, je demande en général mon chemin. Les urbanistes ont parfois une logique quelque peu déconcertante...

Arrivé à destination, je découvre enfin le « local des éducateurs »: des barreaux aux fenêtres, une porte d'entrée indépendante du hall d'entrée, un appartement sans fioritures, un local quelconque pour des éducateurs de rue. Habitué aux centres sociaux décorés du sol au plafond de réalisations d'enfants, des couleurs de l'arc en ciel et autres oeuvres d'artistes militants, le contraste est troublant. Les tracts d'information que l'on retrouve partout n'ont pas le même attrait. Le souvenir de la vieille télévision de mes parents m'est revenu alors en mémoire. J'ai longtemps cru à cause de ce petit écran que la vie d'avant se passait en noir et blanc.. Même sensation ici, de vie en noir et blanc, avec en plus l'odeur du tabac froid, des effluves de café, des journaux jaunissants, etc.. Un instant, j'ai cru qu'Humphrey Bogart allait apparaître devant moi et que nous allions être les personnages principaux d'un film d'Hitchcock..! Ce ne fut pas le cas. Mon chef m'attendait avec une de mes collègues, nous allions faire pour la première fois de la rue ensemble. J'avais noté sur mon agenda « rue de 14h à 17h ». L'agenda est le premier outil des éducateurs de rue. Il est petit, tient dans la poche, et se dégaine très facilement pour prendre rendez vous. Il inscrit dans ce passage à l'acte toute l'attention, l'inquiétude, la bienveillance et

l'engagement qu'adopte l'éducateur, l'adulte envers le jeune ou l'habitant. Il lui fait la promesse d'une rencontre plus singulière, plus appropriée et laisse entrevoir des possibles.

J'avais donc rendez vous pour « faire de la rue de 14h à 17h », une rencontre singulière, une promesse de possibles... J'étais pour le coup circonspect, trois heures de marche sur le plateau des minguettes, la promesse n'était pas très engageante. Je ne connaissais, certes, pas le territoire, mais je me demandais comment on allait faire pour marcher autant de temps sans attirer le regard. Comme je l'énonçais précédemment, cela m'était compliqué de déambuler sans outils à ma disposition pour justifier de ma présence. J'avais certes un agenda, mais bon, pas de quoi justifier de grand chose, et puis ma collègue m'avait dit que « *nous allions observer, faire connaissance avec le territoire.* » Observer quoi? Les oiseaux? Faire connaissance avec quoi? Les tours? Cette après midi me semblait bien mal engagée.

Bref, c'était parti pour trois heures de marche, une randonnée sur un plateau du sud lyonnais. Le parcours allait demeurer, à quelques mètres et horaires près, le même pendant 6 ans. Nous partions du dît local pour nous rendre sur notre secteur dévolu. Le chemin de croix débutait par la traversée en diagonale d'un espace vert. Diagonale creusée naturellement par des pieds trop pressés répondant à la loi mathématique de Pythagore qui nous fait part de la relation entre les longueurs des côtés dans un triangle rectangle. Ce qui était amusant dans cette parcelle, c'était la présence d'un cerisier en plein milieu. Le manque de verdure en ses abords nous indiquait que les précieuses secondes gagnées par les habitués de ce chemin s'évaporaient au bénéfice d'une tentation gourmande en période estivale. A ma droite et devant moi se dessinait petit à petit le territoire qui allait occuper mes pensées professionnelles. Des petites barres d'immeubles de 4, 5 étages enchevêtrées dans d'autres types d'immeubles ne portant pas a priori la même signature architecturale. Au loin des tours plus grandes, imposantes, apparaissaient, parsemées, au dessus des toits des habitations parcourues. J'apercevais à demeure des projecteurs qui devaient dévoiler la proximité d'un stade. Je découvrais également, que ce labyrinthe de béton se mélangeait avec une végétation omniprésente, des arbres, des étendues d'herbes, des graviers, etc... Au delà de l'habitat qui semblait ne pas avoir été épargné par l'épreuve du temps, le décor était harmonieux, paisible. Le bruit des voitures de l'avenue principale était étouffé par les bâtiments qui venaient ainsi protéger les piétons de cette nuisance. Il y avait peu de route à proprement dit à l'intérieur même du quartier. Les parkings se situaient aux abords des immeubles, dans un espace bien défini

qui ne devait pas toujours convenir aux habitants lors du déchargement des courses quotidiennes, certes mais, cela, avait le mérite de permettre aux enfants de jouer en sécurité en bas de leur immeuble.

A ce propos, je n'ai pas rencontré beaucoup d'enfants en ce début de marche, il faut dire que c'était un mardi. Par contre, beaucoup de « mamans » s'activaient en tractant un chariot de courses qui devait être rempli avant « l'heure des mamans ». Heure à laquelle le plateau allait déverser son lot quotidien de joies et de pleurs à travers la mise en scène de jeux tous plus fantastiques les uns que les autres.

Au cours de ma carrière professionnelle, j'avais déjà rencontré des éducateurs de prévention spécialisée. Ils discutaient avec les jeunes, les mamans, les papas. Ils marchaient dans le dédale du quartier, sirotaient un café au snack, assistaient à des réunions au centre social. Je discutais souvent avec eux des jeunes du quartier, des travaux de réhabilitation en cours, etc... Ils étaient pour moi des professionnels connus et reconnus de tous. A aucun moment je me suis posé la question de leur légitimité et comment ils l'avaient obtenue. Et voilà que j'endossais cette fonction. La légitimité me paraissait alors bien loin d'être acquise. Comment faire pour l'obtenir? Comment être connu et reconnu de tous? Comment échanger avec des jeunes et des parents que je ne connais absolument pas? Aucune réponse n'est venue. Alors à cet instant, autant écouter, autant observer, même des oiseaux, autant faire connaissance, ne serait ce qu'avec les tours, on a le temps de 14h à 17h...

Mes premiers pas sont loin d'être comparables à ceux de Neil Armstrong. Je ne parle pas de la fierté qu'il a dû éprouver en foulant pour la première fois au monde notre satellite, mais, plus de l'appréhension que cela suscite d'arriver en terre inconnue. Tout explorateur ressent cette sensation. Un mélange de crainte entremêlé d'un sentiment de conquête. On pénètre un territoire que l'on ne connaît pas avec l'objectif de comprendre, de percevoir son fonctionnement afin de l'accompagner dans cette mission d'ordre social qui nous est confiée. Ce sentiment, on le ressent la veille du premier jour, ou éventuellement au réveil, parce que à l'instant 't', c'est plus compliqué. Le sentiment de conquête ainsi que nos idéaux sociaux, on les met de côté pour un temps, on verra quand on rentrera, le soir, dans la voiture... A ce moment précis, on ressent précisément la moindre parcelle de notre corps. Tous les capteurs sensoriels sont en éveil. Il faut être à l'écoute de l'environnement qui nous entoure. Les yeux écoutent, les oreilles observent, les

mains parlent et la bouche respire. C'est un peu le même ressenti que lors de notre première représentation théâtrale à la kermesse de l'école, le texte en moins. On est sous le regard. On est dans l'arène, le but est de savoir de quel côté les lions vont apparaître tout en leur faisant croire qu'on ne les a pas vus. Surtout ne pas les déranger, ne pas les inquiéter. Finalement parler aux tours c'est pas plus mal.

Nous avons croisé beaucoup de jeunes au cours de cette marche. Je les voyais grandir au fil de mes pas comme grandissait en moi, l'appréhension d'une première rencontre maladroite par un mot déplacé ou incompris, qui viendrait marquer au fer rouge une future relation. Je construisais en moi un échange qui se devait être sympathique, avenant, drôle, afin de passer cette épreuve de confrontation sans trop de dégâts. Ma démarche s'adaptait à cette pensée et structurait ainsi ce que je donnais à voir. Un pas contrôlé, une marche décontractée mais pas trop, nous sommes au travail. Nous « *faisons de la rue* » et aujourd'hui nous faisons connaissance avec le secteur, les tours.

A ce propos, ma collègue est partie, à ce moment là, dans une dissertation autour des bailleurs sociaux qui occupent le territoire. Cela nous donnait énormément de contenance, de parler comme si de rien était, notre présence en devenait naturelle et évidente. On était là pour de bonnes raisons, la preuve, on parlait en marchant. Je ne savais pas où on allait mais on y allait. Lorsque qu'elle me parlait de tel ou tel immeuble, elle me l'indiquait par les mots plutôt que par les gestes. Cela confortait le fait que nous n'étions pas des touristes, nous étions là dans un but précis. Notre promenade n'en était pas une. Nous étions au travail.

Pourtant, de 14h à 17h, hormis ma collègue, je n'ai parlé à personne, écouté personne, conseillé personne, souri à personne, fait rire personne. Ce qui ne veut pas dire que nous n'avons croisé personne bien au contraire. Je suis incapable d'énumérer le nombre d'habitants aperçus ce jour là. Ce nombre doit avoir, d'ailleurs, la même fréquence tous les autres jours, hormis peut être par temps de pluie. Toujours est-il que nous n'avons rencontré personne. En même temps, pour lui dire quoi? Que nous sommes éducateurs! Pourquoi faire? Il y avait beaucoup trop de questions sans réponses pour m'oser dans une rencontre. Il fallait que je maîtrise mon regard, mon pas, mon corps. Passer inaperçu tout en étant perçu. « *Regardez moi, je suis pas là!* »

Alors de 14h à 17h, j'ai observé des corps, des formes, des architectures, j'ai observé mon corps se mouvoir dans mon esprit contrarié de ne pas avoir pu décrocher une ébauche de relation qui m'aurait reconnu le lendemain à la même heure, de 14h à 17h...

David Dupuy.